

« Lettres à Guy Viau (1944-1946) »

Fernand Leduc, Gilles Lapointe et Johanne Tremblay

Études françaises, vol. 34, n°2-3, 1998, p. 219-229.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036110ar>

DOI: 10.7202/036110ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Lettres à Guy Viau (1944-1946)

FERNAND LEDUC

L'édition des lettres de Fernand Leduc au critique d'art Guy Viau vient combler une importante lacune¹. Si nous disposions déjà de plusieurs textes de Fernand Leduc parus à cette époque dans Le Quartier latin (on se rappelle en particulier sa critique pénétrante de l'Exposition des maîtres de la peinture hollandaise publiée dans ce journal le 11 février 1944), on ne retrouve en revanche aucune lettre du peintre se rapportant à cette période cruciale de l'histoire de l'automatisme dans l'édition de ses écrits colligés par André Beaudet en 1981 dans Vers les îles de lumière. Écrits (1942-1980). Or, les mois d'octobre et novembre 1944 représentent une période particulièrement mouvementée et intéressante dans la vie de l'artiste, marquée par les aléas de sa vie amoureuse, son installation dans l'atelier de la rue Jeanne-Mance et ses nombreuses activités au sein du groupe — signalons sa participation active à l'organisation d'un forum et d'une exposition à Valleyfield. L'envoi, le 22 novembre 1944, d'une lettre capitale à Guy Viau dans laquelle il affirme la nécessité de « former un groupe restreint, intransigeant, respectant l'essentiel de l'œuvre d'art et exposant en commun », groupe dont ne ferait pas partie Borduas, constitue selon toute vraisemblance la toute première évocation des « automatistes » et fait de cette lettre un document de toute première importance. La missive datée de novembre 1946 nous renseigne sur la nature des rapports qui unissent à cette époque automatistes et communistes, et sur l'intérêt que les automatistes portent à certains courants français se réclamant de l'abstraction plastique et de l'abstraction baroque. Nous exprimons notre vive reconnaissance à Fernand Leduc qui a revu avec nous l'établissement de ces lettres et autorisé leur publication.

GILLES LAPOINTE

1. Les lettres de Fernand Leduc sont conservées au Musée du Québec, fonds Guy-Viau. Certains passages de ces lettres ont été cités en traduction par Ray Ellewood, *Egégore. The Montréal Automatist Movement*, Toronto, Exile Editions, 1992, p. 51-53. De manière générale pour l'édition de ces documents, les mots entre soufflets indiquent une lecture difficile ; ceux entre crochets ont été rétablis.

Montréal, vendredi 20 octobre 1944

Mon cher Guy,

À vrai dire, c'est une sensation assez curieuse que celle que j'éprouve à t'écrire. J'aimerais mieux te causer au téléphone ou te voir confortablement assis devant moi ; c'est probablement ce sentiment étrange du nouveau qui m'a porté à retarder cette lettre jusqu'à aujourd'hui.

J'ai souvent pensé à toi et t'ai suivi dans ton installation. J'ai eu l'occasion de rencontrer ton frère quelquefois, de sorte que j'ai pu me tenir au courant, de façon assez vague il est vrai, de la température, de ton humeur qui semble s'orienter au beau fixe... J'ai eu aussi l'occasion de rencontrer Suzanne [Gratton]... mais sur ce point, je crois que tu es plus au courant que moi. Tout de même, demain, exposant à Valleyfield, j'aurai l'occasion de la revoir et je te promets de lui vouer un œil attentif... et au besoin le geste amical et la chaleur protectrice... qui ne manque pas d'accuser [notre : biffé] mon amitié auprès de toi.

Sans blague, tu vas bien nous manquer. À propos de l'exposition, je ne puis m'empêcher d'admirer dans ton frère Jacques le dévouement désintéressé et infatigable... Tu sais un peu ce que c'est que d'organiser une telle exposition. Les difficultés et les inquiétudes n'ont pas manqué jusqu'à la dernière minute, surtout pour les questions de transport. Ce soir, tout s'annonce pour le mieux et nous espérons le plus amical des forums dans la plus parfaite simplicité. Demain midi, Borduas, Jacques [Viau] et moi partons accompagnés pour « l'accrochage » ; ça nous fera, je crois, une belle journée. Je te donnerai des nouvelles du « forum ». Le père Régis sera présent pour répondre à la question palpitante d'actualité : « l'art moderne correspond-il à la formule de Saint-Thomas ? »... M. Lortie et M. Choquette viendront également. Probablement que Denis [Noiseux], Jacques Dubuc, Pierre Trudeau et d'autres viendront en excursion à bicyclette... Pierre Gauvreau arrive ce soir ; il sera sûrement présent demain.

L'expo *Quartier Latin* tourne dans le vague : quelle organisation ! Tout a été prévu excepté la salle qu'ils ne peuvent pas obtenir ; ils cherchent à avoir une salle de l'Université, ce qui semble plus qu'improbable... peut-être la salle de l'École du meuble... en tout cas c'est remis au 19 novembre.

Pour la CAS, rien de neuf si ce n'est qu'on peut présenter quatre toiles au lieu de deux.

J'ai revu Borduas plusieurs fois ces jours-ci, il semble de très belle humeur, quoique très fatigué. Tous les soirs il est pris jusqu'à trois ou quatre heures du matin. Il est d'une générosité. Je l'ai revu chez lui avec Madame Borduas d'une humeur de pinson chantant au soleil... Tant mieux, il fait beau. Il est venu

passer une nuit chez moi et choisir des toiles. La soirée a été magnifique ; j'aurais aimé que tu fusses là. [Nous] avons choisi six toiles, deux abstractions de Pierre Gauvreau. Magdeleine [Desroches] expose également avec le groupe à Valleyfield. J'ai été assez encouragé pour ce qui concerne mes dernières choses... Tout de même, j'ai très peu de temps pour peindre... Je deviens un oiseau de nuit moi aussi.

Voici pour les potins. Je m'appliquerai davantage... demain. Si ça t'intéresse d'avoir une édition des *Chants de Maldoror*, \$ 5.00 dollars canadiens plus frais d'envoi (.50). Louise m'a envoyé une édition pour moi ; elle me dit que c'est très limité. Si ça t'intéresse, un « oui » rapide et j'essaierai de te la procurer. L'édition est très simple et très belle (format 10 × 7 1/2).

À part ça, c'est le petit train-train grinçant, lourd et monotone à destination inconnue. Sa petite vie de chien qu'on trimbale, pour le plaisir de la vie. Vivre simplement pour vivre... Drôle de vie. Vive la vie et l'amour... Ça, c'est plus compliqué, beaucoup moins monotone mais pas moins grinçant ; lourd... et inquiétant. S'aimer pour s'aimer... et puis après ? ... Inquiète de monde... Vive l'amour ! Vive l'amour qui permet la Vie !

Mais au fait, je suis bien las, presque écorché et je reviens à ma petite vie. Dans quelques secondes, il me faudra me rendre au train (un service d'ami !). Madame Sullivan m'a prié d'aller chercher Pierre parce que Françoise est malade ; elle veut le voir dès son arrivée. J'irai l'avertir au train mais décline l'invitation de passer la soirée chez Françoise. Je suis vraiment fatigué. Des cours demain matin, la journée sera lourde, très lourde et pour ça très belle, je l'espère.

Des saluts de Thérèse et ma plus chaleureuse amitié,

FERNAND

Montréal, le 3 novembre 1944

Mon cher Guy,

Il t'appartient encore de recevoir le trop-plein de mes humeurs et d'entendre gronder le flot agressif de la bile qui me donne des haut-le-cœur et me tient dans des vertiges angoissants... Tant pis, il faut subir jusqu'au bout ton rôle d'ami. Sensible que je suis aux mouvements de la température j'ai dû me tenir à l'aigre-maussade depuis plus d'un mois de sorte que j'ai peine à me débarrasser de l'habitude aux réactions bourrues et à la colère vive en dépit de la plus magnifique température qu'on puisse désirer. Y fait beau hein ? ! !

Serait-ce l'amour qui transforme et aigrit le vieux vin ? Il y a aussi ces tas de problèmes qui m'oppressent les méninges. Toujours ces insondables problèmes, sur la vie, l'intense tragédie de la vie. Au fait, pourquoi la vie ?

J'ai la cervelle qui me dessèche, les tempes qui me collent sur le crâne et les bajoues qui enflent alors que les paupières me saignent et coulent des filets de pus jaunâtre, ces cordons d'or qui parent mon masque de saint surréaliste. Je veux être le plus beau dans la niche de cire qu'on priera demain.

Et la « Toussaint », parlons-en ! Quelle journée ! Congé ! J'avais rêvé... Ce jour plat, plat, plat de saint, de saint plat plus plat qu'un sein plat plat, plat et refroidi. Jour rafraîchissant comme de la peau de crapaud. Toussaint sans sein, sans chaleur et plein de déchirures pour le cœur qui désire, veut et nourrit la pureté, mais la pureté agissante qui vit dans l'amour consommé et meurt des stériles et idéaux vagissements des saints.

Pureté ! Pureté ! Qui d'entre nous peut se vanter d'être pur, magnifiquement pur et de correspondre en toute générosité, à l'appel vital de ses désirs. Pas moi toujours, qui nourrit les désirs comme des nœuds de serpents dans mon sein, les cache hypocritement et m'abstiens d'agir par lâcheté. Impuissance qui découle de la lâcheté... Je m'écoeure et me dégoûte, mais pas assez encore pour me réveiller et entreprendre de travailler de mes deux mains, de mes deux pieds, de tout mon corps et avec tout mon corps, par dedans, par dehors me vautrer dans la vie.

Donc, ce « Toussaint » fut décevant. Toute mon après-midi ratée, le plus resplendissant des soleils dans du bleu à laver et mon rendez-vous raté avec mes plus chaleureux projets : j'ai saigné et je me suis perdu la tête au vent dans le sein stoïque de la nature cruellement narguante. Pour la soirée j'avais rêvé de la plus ravissante des soirées chez Borduas. Borduas, Thérèse, et moi (M^{me} Borduas partie en voyage pour une semaine) la plus délicieuse intimité, mordre de mordre ! Pour des raisons circonstantielles qui ont favorisé des saillies d'humeur toute la soirée, la situation fut tendue, épineuse et emmerdante !

Thérèse fut simplement stupide comme elle peut l'être lorsqu'elle atteint les sommets d'une crise nerveuse. Le lendemain, elle se mit au lit pour deux jours. Bref, c'est une femme et une femme sensible... peut-on demander davantage ? Autant le rêve fut beau, décevante la réalité. Borduas qui a perdu une grande soirée. Certains moments, tout de même, furent magnifiques. Borduas n'a pas manqué de parler de toi, il était content de ta lettre qu'il venait de recevoir. La réception de tes deux lettres m'a également beaucoup réjoui. Borduas partage ton enthousiasme pour Haïti et moi je suis emballé, emballé, je ne désire plus que partir... Il faut que ça marche : Jacques [Viau] est en pourparlers. Je n'ai pas de nouvelles récentes, je crois qu'il doit rencontrer le consul cette semaine. Drôle de coïncidence, Magdeleine Desroches travaille de son côté (à son insu de notre projet) pour un départ semblable et pour Haïti. Fatalité ! Donc confiance, et que cette pensée te console dans ta solitude.

Borduas n'a pas encore peint, ces « nouvelles toiles » de Suzanne [Gratton] sont les toiles de l'hiver dernier que tu as vues cet été.

Borduas devra très probablement quitter la CAS. Il ne peut vraiment pas continuer la lutte, mais cette fois, contre les jeunes.

Il y a eu jury pour admission de nouveaux membres. Morrisset a été accepté par « charité » alors que des croûtes... Borduas a dû s'engueuler avec Jacques de Tonnancour... qui est devenu un crétin parfait et d'une assurance...

Tout maintenant va dépendre du jugement pour l'expo du 11. Pour ma part je suis bien prêt à tout lâcher de ce côté. Il faudra se regrouper. On ne peut pas tolérer une telle situation.

Je vais donc terminer sur la même note que j'ai commencé : en rumineur.

Ne crois pas, mon cher Guy, qu'il y a du découragement dans nos rangs, mais la vie est difficile, voilà tout. Les courageux la voient sereinement, les moins forts ont des haut-le-cœur et éprouvent le besoin de vomir. Le malheur, c'est qu'il le font devant des amis. Je m'excuse de mon indécence et te prie de croire en mon amitié que je sens maintenant plus joyeuse et que je désire partager dans le soleil et la pureté d'une vie sainement réalisée.

FERNAND

Montréal, mardi 14 novembre 1944

Mon cher Guy,

Ta lettre vient ajouter à la futilité des événements qui m'assaillent depuis quinze jours. Une note amicale, juste ce qu'il faut pour faire un accord parfait et me rappeler à la réalité de ma petite vie à Montréal au milieu d'amis et de circonstances fatales attachées à ma personne. Je suis absorbé, absorbé... je rêve, je vis des rêves et je rêve que je vis... Drôles de rêves, drôle de vie. Avec ça, que je suis mordu par l'amour et que je mords dans l'amour : ça ne manque pas de piquant. L'eau ne vous monte pas qu'à la bouche, c'est souvent aux yeux qu'elle jaillit sous le feu de l'assaisonnement. Me voilà le plus passionné des amoureux, et mon désir inassouissable a déjà mordu dans la chair tendre et le monde entier se consume au foyer de ma passion. L'univers de haine s'affole déjà de pressentir la fougue passionnée que lui réservent mes désinvolture amoureuses. Je suis bien... amoureux, un gars foutu... La vie entière me traque et essaie de me distraire pour déjouer les traits aiguisés de ma passion. Toute la semaine, c'est dire par devoir et par amour ou pour l'art [...] m'empoisonner en emballant et trimbarrant

des toiles pour les faire encadrer, puis exposer et rapporter — m[ardre] ! Avec ça que je travaillais le soir pour ce maudit « Emprunt ». Mais c'est fini cette fois ; le roi lui-même me supplierait que je ne trouverais rien de mieux à lui dire que mardre et mardre à toi, roi, mardre !!!

En parlant de ça je pense aux tableaux que nous présentent chaque année nos peintres avancés de la CAS. Car tu sais que l'Exposition est en cours¹. Le même vieux visage inchangé et toujours nouveau de la peinture contemporaine. Rien, rien, rien de neuf. La vie s'est endormie dans les bras de ceux qu'on a flattés et qui ne cessent de nous la représenter sommeillant dans les recettes qui leur ont valu tant de succès. Jacques ! Frère Jacques dormez-vous ?

Borduas seul présentait de neuf sa petite toile bleue et blanc (écureuil) — seul aussi il était inacceptable de présenter véritablement du neuf, mais ce peintre peint maintenant sur un format interdit aux expositions de la CAS. Heureusement pour toi, tes toiles « militent » dans les rangs des dimensions admises... mais attention, ne grandis pas trop vite... mon petit gars ! De toi aussi une chose neuve, mon portrait (quoique par la facture s'apparente à tes paysages). J'aurais voulu dans l'ensemble quelque chose de vraiment neuf. Les meilleures choses avec toi (sans flatterie, ton paysage appartenant à Gaby Filion et mon portrait) sont les Borduas, les Roberts (toujours beaux mais rerevus, ce n'est pas sa faute), les Lyman (rerevus, c'est sa faute), les [Fernand] Bonin, un Gauvreau (pas des plus personnels), juste un petit dessin de Mousseau, une merveille (les autres ont été refusés, manquant d'intérêt pour le public ; j'en ai acheté deux, de véritables merveilles) [...]. Jacques [de Tonnancour] se figeant dans un académisme béat, les [Denyse et Louise] Gadbois... on en revient bien ! Daudelin deux toiles douteuses... [André] Jasmin, d'une vulgarité à vous donner des nausées. [Lucien] Morin ferait un bon arpenteur pour jeux de patentes colorisées. À part ça, vive la CAS et son visage contemporain ! Tu vois comment la rancœur peut me faire parler, tu t'es rendu compte à mon premier flot de boue, qu'une haine sourde et le désir d'une vengeance hypocrite dirigeait mon appréciation malicieuse. Je le confesse, tout ceci est le produit de mon orgueil froissé. Imagine-toi, quatre peintures refusées sur quatre, et deux dessins acceptés. J'ai retiré les dessins, on ne laisse pas les perles aux cochons... Cette société ne m'intéresse plus... Raisins verts ?

Exposition du *Quartier latin* en marche. Je ne doute pas que l'esprit soit meilleur, mais j'ai vu l'ensemble des travaux et

1. Exposition de la Contemporary Arts Society présentée du 11 au 22 novembre 1944 à la Galerie Dominion.

je suis convaincu que là aussi il y aura quantité de croûtes. Les Filion, malgré la bonne volonté et la générosité, ne sont, hélas, pas de la peinture. Encore des Morin, des Bellefleur, des [Marcel] Baril horribles, peut-être un mauvais [Jean] Benoit (il n'a jamais fait du bon), de Daudelin je n'ai rien vu, non plus de Jasmin. Par contre, il y aura de bons Bonin, des Guy Viau, Magdeleine Desroches, Pierre Gauvreau (il paraît qu'il y aura des « Hébert¹ », j'ai hâte d'en avoir la révélation), de très bons [Bernard] Morisset, des Mousseau et des Leduc. Je n'ai pas vu le dernier choix. Mais de toute façon, la figure sera jeune, vivante, et pleine de promesses, de fruits mûrs... Je t'en reparlerai.

Pour terminer, je veux te mettre au courant de ma résolution récente de quitter « chez-moi ». Je me cherche activement une chambre, atelier, ce n'est pas facile. Ça me prend tout mon temps et ça me tracasse beaucoup. Mais c'est décidé, et j'en suis content. Le plus dur est toujours de se décider. Je suis content maintenant que c'est fait ; les parents ne sont pas encore avertis. Ma résolution a été prise au cours d'un banquet, en l'honneur de mon oncle, réunissant des gens de la radio. Une dispute serrée sur l'art contemporain a débuté puis s'est animée avec le concours de Thérèse, le feu a pris, des gens ont été offusqués de reconnaître leur crétinisme et leur idiotie ; les réflexions des parents m'ont fait sentir le fossé infranchissable qui nous sépare et s'aggrave d'heure en heure. Avant que la catastrophe arrive, je veux quitter en bons termes. C'est définitif, je pars. Mais diable où trouver ce local. J'ai confiance. J'aimerais ainsi te donner le détail de cet événement mais je suis très pressé !

Borduas n'a pas encore peint, mais il brûle du désir de s'y remettre. Il a eu beaucoup de trouble avec le bois et les ouvriers ; le travail n'est pas encore fini. Je le verrai demain ; je te donnerai des nouvelles.

Haïti l'enchanté, et il en fait partie si tout marche. Il lui semble tout de même que ce sera difficile. Je crois qu'il est prêt à tout. La semaine dernière, il était empoisonné du fait de certains racontars, du « bavassage » toujours, et pour des amis qui l'ont mal compris.

Entre nous. Denis Noiseux a un différend (passager ?) avec Borduas. Borduas en est très affecté. D'autres amis également semblent s'éloigner. Tout ça l'empoisonne.

C'est la vie, la lutte, toujours à recommencer. Tout de même, on ne doit pas perdre ses énergies à favoriser des « bavassages ». Borduas parlera moins, peindra plus. C'est ce qu'il dit. Sans sa parole que serions-nous ?

1. Il s'agit peut-être du peintre et sculpteur Julien Hébert, qui écrivait aussi à cette époque dans *Le Quartier latin*.

Pour toi, tu sembles bien prendre la vie de professeur paresseux. Voilà bien le secret du succès. Quant à ta délicieuse position, je crois que l'intérêt du nouveau y est pour beaucoup. Au fond, il n'y a que la paresse, au soleil, au pays de la torpeur... il n'y a vraiment que ça de délicieux avec bien entendu... l'amour, jusqu'à l'embêtement.

Je n'ai pas revu Jacques, ton frère, et ignore totalement s'il y a eu développement dans nos projets de Haïti. Je ne vois jamais Suzanne [Gratton] : c'est mieux pour toi ; dis-lui bonjour pour moi de Cabano.

M^{me} Borduas... de belle humeur avec moi. Thérèse et les autres n'ont pas eu à la rencontrer. M^{me} Borduas aurait dit à Magdeleine qu'il y a eu pur malentendu et qu'elle a beaucoup d'admiration pour Louise, Thérèse et les autres.

Il faut que tu écrives, si ça ne t'empoisonne pas trop, nous avons besoin de bons articles. On m'a demandé d'écrire aussi, je m'en sens incapable parce que trop dispersé, et je suis obligé d'être méchant...

À bientôt
mon amitié

FERNAND

Montréal, le mercredi 22 novembre 1944

Mon cher Guy,

Depuis près d'une semaine déjà que je cherche le moment propice pour te décrire le tourbillon dans lequel la vie me bouscule et il faut que ce soit la fièvre qui me donne le temps qui dure et s'allonge interminablement entre des mains qui ne savent plus serrer, alors que le cœur vous passe avec le flux qui s'écoule et la tête qui vous papillote comme une paupière alourdie par la sommeil : voilà le temps que je te réserve ; entre deux rots et une série de caresses me pressurant le cœur je tiens à te dire mon amitié, mon cher Guy.

La fièvre a déjà tout simplifié : le passé n'est plus, demain est si loin... il me reste le moment présent, îlot perdu dans l'immensité d'un « pourquoi » vague dans son éternelle précision. Je renonce donc à te faire part de ce qui était hier mon tourbillon.

De l'exposition *Quartier latin* il me resté le souvenir du dévouement impressionnant des organisateurs et l'impression fort agréable d'un train de cloisons blanches aux fenêtres variées et multicolores emportant des rêves de jeunesse : tout le convoi de nos désirs d'enfance prolongée nous faisant oublier la solennelle colonnade de marbre où s'immortalise le souvenir des

vieilles barbes. Si je pense à la peinture, alors non, ça ne tient plus : en dépit de toutes les poussées de sève jeune, de la bonne volonté, de la générosité (portant presque invariablement à faux), de tout le désir de faire œuvre, il résulte de ce compagnonnage un magnifique champ de confusion où les badauds et les moins badauds ne manqueront pas de s'enfarger. Il y a déjà assez de confusion, sans la favoriser. Tout ça vaudrait la peine d'être dit et écrit en termes clairs, convaincants ; on m'a proposé de le faire, mais je n'arrive pas à faire la paix en moi, et rassembler les idées en ordre : je suis distrait par trop de choses. Le temps est venu, mon cher Guy, de nous grouper et de prendre une attitude non équivoque, d'affirmer des positions franches. Il faut à tout prix former un groupe, restreint, intransigeant, respectant l'essentiel de l'œuvre d'art et exposant en commun. Toi, Bonin, Gauvreau, Mousseau, Morrisset, Magdeleine et moi. Voilà qui est suffisant pour monter un « Salon » et nous lier en société. D'autres jeunes se préparent qui renforceront les rangs. J'ai commencé à parler du projet, il semble intéresser. Borduas croit que c'est la seule attitude possible actuellement. Il est évident qu'on lâcherait de ce fait la CAS qui ne nous apporte rien et que l'on capterait toutes les énergies jeunes, laissant les vieilles barbes mourir d'inanition. Dis-moi toi-même ce que tu en penses. Tu comprends aussi qu'il te va falloir travailler, j'entends peindre. Surtout ne me dis pas que tu n'as pas le temps, prends tes soirées, tes nuits s'il le faut. Il faut que tu peignes, il faut que chacun de nous travaille et à Pâques un « Salon » nouveau, jeune, vivant, s'ouvrira. Tu entends, il le faut. Donne-moi des suggestions pour notre petite société.

Tu me parles du délicieux emploi de professeur ; l'attrait du neuf et peut-être une paresse choyée te font parler ainsi. Je ne « crains » rien tant que tu t'accommodes au professorat. Mon cher Guy, il faut que tu travailles, nous comptons sur toi.

Borduas ne ferait pas partie de notre groupe. Nous profiterons de ses conseils, comme toujours, mais toute l'initiative nous serait laissée. Il nous serait toujours possible de l'intéresser comme invité d'honneur.

Une magnifique nouvelle ! Jamais de toute sa carrière de peintre Borduas ne s'est senti aussi sollicité par la peinture. Il est supposé avoir commencé à peindre cette semaine. Si l'œuvre jaillit de son désir il organisera une exposition pour New York et une autre pour Paris !!!

Il faut nous mettre à l'œuvre, le temps est venu de travailler ferme. Borduas a eu une engueulade avec Lyman à mon sujet, il lui a signifié que sa société n'apportait rien aux jeunes et que probablement ces derniers s'en sépareraient.

Une autre nouvelle ! J'ai trouvé un atelier ! Pas comme je l'aurais voulu, mais c'est suffisant pour partir. J'ai l'ancien atelier

de Daudelin, 2660 Jeanne-Mance, app. 10. J'ai passé une partie de la semaine à me chercher des meubles. J'y entrerai probablement samedi. Continue de m'écrire à Boul. Saint-Joseph, je te dirai quand changer. Comme ça on aura un endroit où réunir les amis ! Autre nouvelle : peut-être que Louise Renaud va revenir parmi nous, elle a beaucoup de difficultés à New York. Elle monterait du théâtre ici. Pourquoi pas ?

Tu vois, tout se précipite, l'heure est propice au travail, ça vaut mieux que de cacasser.

À bientôt, mon cher Guy, je compte sur toi, dis-moi tout ce que tu penses de nos projets, je te tiendrai au courant de nos menues activités.

Chaleureusement,

FERNAND

le 22 novembre 1946

M & M^{me} Guy Viau
Maison Canadienne,
Cité Universitaire,
29 blvd. Jourdan
Paris, 14^e arrondissement,
France

[...] l'occasion d'avoir à votre sujet [...] ¹ par l'entremise de Jacques ; apparemment tout se passe pour le mieux, les études, les gueuletons fins... surtout, il faut peut-être ² [...] excepté le logement ? De toute façon, j'aimerais beaucoup connaître vos premières impressions sur une ville qui me tient de plus en plus à cœur (depuis le 10) et avoir quelques renseignements sur la production contemporaine : idées, littérature, peinture, décoration, etc. Ici la vie est très active : projets et réalisations se multiplient. Nous avons des réunions régulières avec les chefs d'un parti ouvrier (dont Pierre Gélinas, autrefois du *Journal*). Séances de films chez Borduas, collaboration au journal du parti, revue en perspective pour février, exposition, location d'un local pour centre de culture, etc. Mais il nous manque du temps pour peindre... Actuellement exposition de la CAS ³. Succès des jeunes. Nous avons 50 % des toiles de l'exposition. L'opposition se fait

1. Lacune : cette partie de la lettre a été découpée pour le timbre.

2. Autre lacune.

3. Il s'agit de l'exposition annuelle présentée du 16 au 30 novembre 1946 à la Dominion Gallery.

sentir au sein même de la société, on crie à la décadence. Nous ne sommes pas prêts de lâcher. Il est malheureux que tu n'aies pas laissé quelques toiles. Les critiques sont moches, ils sont tout de même forcés d'admettre un courant qui ne « manque pas d'intérêt ».

Nous avons des renseignements assez vagues sur l'exposition qui se tient présentement à Paris, je veux dire celle des surindépendants. La classification abstraction plastique et abstraction baroque a éveillé notre curiosité⁴. [...] Dans la deuxième catégorie, si l'on s'en tient aux caractéristiques que nous avons lues, se rapprocherait passablement de ce qui se fait ici... bien que les photos nous renseignent mal. Mais peut-on se fier aux textes et aux photos ?

Comme tu es parfaitement au courant, cher Guy, de l'esprit qui nous anime et du travail qui se fait ici, je te demanderais de nous mettre au courant de ce qui se passe exactement. Borduas a l'intention d'aller monter une exposition au printemps. Riopelle sera à Paris bientôt : il part le 9 décembre. Ce serait intéressant s'il y avait de l'espoir de ce côté-là. De toute façon, espoir ou non, nous ne sommes pas prêts de lâcher... J'espère que tu as quelques loisirs, et je te serais très reconnaissant de me renseigner brièvement.

En attendant, je vous souhaite le plus magnifique des séjours et je vous envie bien un peu de pouvoir vous tremper dans une atmosphère neuve et vivifiante, et je vous envie davantage d'être près de celle que j'aime. De gros bonjours à Thérèse (de longs baisers) et toute mon amitié, cher Guy et chère Suzanne,

FERNAND

4. Lacune.